

Florimond de Souillac

L'Être d'amour
Lettres mortes

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com
Version du 28 mai 2023

ISBN : 979-10-359-3804-8

© Florimond de Souillac

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

« Mes vers sont des tombeaux tout brodés de sculptures
ils cachent un cadavre et sous leurs fioritures
ils pleurent bien souvent en paraissant chanter.

Chacun est le cercueil d'une illusion morte.
J'enterre là les corps que la houle m'apporte
quand un de mes vaisseaux a sombré dans la mer.

Beaux rêves avortés, ambitions déçues,
souterraines ardeurs, passions sans issues,
tout ce que l'existence a d'intime et d'amer.

L'océan tous les jours me dévore un navire,
un récif près du bord, de sa pointe déchire
leurs flancs doublés de cuivre et leur quille de fer.

Combien j'en ai lancé plein d'ivresse et de joie,
si beaux et si coquets sous leurs flammes de soie,
que jamais dans le port, mes yeux ne reverront.

Quels passagers charmants, têtes fraîches et rondes,
désirs aux seins gonflés, espoirs, chimères blondes,
que d'enfants de mon cœur entassés sur le pont !

Le flot a tout couvert de son linceul verdâtre
et les rougeurs de rose, et les pâleurs d'albâtre
et l'étoile et la fleur éclosent à chaque front.

Le flux jette à la côte entre le corps du phoque
et les débris de mats que la vague entre-choque,
mes rêves naufragés tout gonflés et tout verts.

Pour ces chercheurs d'un monde étrange et magnifique,
Colombs qui n'ont pas su trouver leur Amérique,
en funèbres caveaux creusez-vous, ô mes vers. »

Théophile GAUTIER
(la Comédie de la mort)
extrait

INTRODUCTION

Cette fois le moment était venu. Je me trouvais dans la petite pièce qui servait ordinairement de bureau au Père Victor, et dans laquelle lui et moi avions passé tant de mémorables soirées. Ma curiosité qu'il sut éveiller et entretenir durant des années, allait enfin trouver satisfaction. De nombreuses fois, il avait évoqué le manuscrit mauve, sans jamais cependant m'en dévoiler le contenu. Il s'agissait d'un document précieux auquel il tenait particulièrement et qu'il me légua en souhaitant que je n'en prisse connaissance qu'après sa mort. Sans doute voulait-il ainsi s'épargner des réponses à d'éventuelles questions qu'il devinait embarrassantes. Il répétait que l'histoire relatée lui rappelait trop de souvenirs émouvants pour qu'il acceptât d'en parler. Respectant son choix, je ne l'avais plus jamais interrogé par la suite. Aussi, à présent qu'il était décédé, je me devais de tout découvrir et comprendre seul.

Il fut pour moi comme un grand-père, un ami d'un autre âge, qui m'avait enseigné bon nombre d'histoires et de secrets de la nature. Passionné de sciences occultes, il pratiquait la graphologie, l'astrologie et n'avait pas son pareil pour détailler une physionomie afin d'en sonder l'âme. J'avais appris en sa compagnie bien des choses merveilleuses et utiles pour comprendre et intégrer les mystères de l'existence. Son érudition, aussi grande que sa modestie, lui permettait de

transmettre aisément ses connaissances à qui voulait bien les entendre. Avec délectation il racontait ses aventures rocambolesques, des souvenirs de guerre ou de travail, et très souvent nous avions ri.

Le salon était étroit et de nombreux documents imprimés ou manuscrits, récents et anciens, encombraient tables, meubles et étagères. Dans la petite bibliothèque, les éditions les plus précieuses dominaient fièrement ce haut lieu de culture. Cohabitaient également plusieurs bibelots, quelques plans et des photographies dont les bordures jaunissaient avec le temps. L'ensemble conférait à ce cabinet, une atmosphère monacale, propre à la réflexion et à l'étude. Je ne pus m'empêcher de l'imaginer à nouveau assis dans son fauteuil Directoire, sur le vieux coussin vert qui aujourd'hui semblait l'attendre. Le temps parut suspendu. Il ne viendrait plus s'asseoir, personne ne troublerait le silence, et la bougie qui veillait naguère à entretenir une ambiance feutrée ne serait plus allumée.

Le manuscrit mauve, il me l'avait désigné une fois de la main, et je le contemplais là devant moi, dans la bibliothèque, maintenu entre deux ouvrages de littérature. Je le pris presque religieusement, réalisant combien j'avais attendu cet instant qui couronnait des années de patience. C'est avec beaucoup d'émotion que je l'ouvris pour constater qu'il était composé de feuillets indépendants qui, rassemblés, formaient un cahier. Certaines pages dactylographiées encadraient d'autres feuilles simplement manuscrites et toutes s'enchaînaient les unes aux autres au fil de l'histoire. Je me surpris à

songer que peut-être deux auteurs avaient concouru à l'écrire. Le titre lui même était double : au premier, dactylographié, « L'Être d'Amour », une main avait ajouté :

« *Lettres mortes* »

Intrigué et curieux, je décidai de m'installer confortablement dans le fauteuil laissé vacant par mon ancien maître et de découvrir avec attention cet opusculé dont la couverture était mauve.

L'Être d'amour - *Lettres mortes*

À Max, mars 1952

Chapitre I

Représentant en machines à écrire et autres appareils de l'entreprise *Hoover Corporation*, Max avait rencontré Caroline au siège de celle-ci à Paris au printemps 1950. Il venait d'arriver dans la capitale pour dynamiser les ventes et n'avait pas manqué de constater la beauté et l'élégance naturelle de cette femme. Éléance qui, selon lui, la plaçait au dessus de toutes les autres employées de la société. Elle possédait ce charme discret et ravageur qu'il aimait tant : être belle dans la simplicité, être belle sans même le savoir. Cependant du fait de cette beauté qui l'impressionnait tant, il la considérait forcément comme inaccessible. Comment en effet aurait-elle pu le distinguer, lui, parmi tous les vendeurs, lui dont l'aspect général était des plus ordinaires ? Bien sûr il savait convaincre dans l'exercice de sa profession lors de démonstrations de matériel de bureau, mais pour ce qui était des femmes, il n'avait jamais su les comprendre et, bien à tort, il s'infériorisait. Avec elle, Max voulait rêver, voulait croire que tout était possible, et soudainement mû par des forces invisibles, en véritable romantique, en héros des temps anciens, il se mit à espérer, comme par défi, qu'elle le remarquerait malgré tout.

Cependant rien n'était simple, car cette aimable personne officiait au secrétariat du directeur des ventes et travaillait en permanence avec, auprès d'elle, une secrétaire adjointe, ce qui ne favorisait pas les discussions privées. Les occasions d'approcher Caroline seul à seule étaient extrêmement rares. Elle-même d'ailleurs, réservée, secrète, voire farouche, communiquait assez peu avec le personnel. Max dut se montrer patient et astucieux pour l'aborder lorsqu'une opportunité s'offrait. La providence le favorisa et lui permit de temps en temps d'échanger avec elle quelques propos, de faire plus amplement connaissance.

À son contact il perdait tous ses moyens. Il souhaitait avant tout se montrer sous son meilleur jour et la faisait rire souvent, mais, dans son approche feutrée et compte tenu de la brièveté de leurs rares rencontres, il ne parvenait jamais à lui dire tout ce qu'il avait préparé. Au cours de l'une de ces entrevues volées sur le temps de travail, il crut détecter dans le regard très expressif de Caroline, une certaine détresse, un malaise à peine visible. Elle qui d'ordinaire ne laissait rien paraître s'était trahie. S'agissait-il d'un appel inconscient comme il le souhaitait tant, ou était-ce simplement le fruit de son intarissable imagination ? Il le vérifierait. Caroline traversait une période difficile de sa vie conjugale et souffrait beaucoup, mais elle ne désirait pas en parler à qui que ce soit et surtout pas à ses collègues de travail.

Pour déjeuner, les employés de la Société, se retrouvaient dans un petit restaurant du quartier, où le patron les prenait en demi-pension et avait ouvert une